

ÉVANGILE SELON S. MATTHIEU

CHAPITRE I

Le livre de la généalogie de Jésus. (vv. 1-17). — Conception miraculeuse de Marie et angoisses de Joseph, son fiancé. (vv. 18-19). — Le saint patriarche, averti en songe par un ange, épouse la Vierge Marie. (vv. 20-24). — Naissance de Jésus-Christ. (v. 25).

1. Liber generationis Jesu Christi, filii David, filii Abraham.

Luc., 3, 31.

1. Livre de la génération de Jésus-Christ fils de David, fils d'Abraham.

PRÉLUDE.

LA GÉNÉALOGIE DE JÉSUS. I, 1-17.
Parall. Luc. III, 23-38.

Tandis que l'Ancien Testament abonde en généalogies, nous n'en trouvons qu'une seule dans le Nouveau, celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais les temps et les choses avaient subi de profonds changements. Quel était le but des anciennes généalogies ? C'était de marquer la séparation des tribus et des familles, de perpétuer la propriété des terres, d'indiquer les vrais descendants de Lévi ; c'était avant tout de distinguer, en vue du Messie, les membres de la race royale, puisqu'il devait, d'après les prophètes, faire partie de cette noble race. Mais quand Israël eût cessé d'être exclusivement le peuple de Dieu, quand la terre juive fut au pouvoir des Gentils, quand le sacerdoce lévitique fut abrogé, toutes les généalogies, à part une, celle du Christ, devinrent inutiles. Celle-ci seulement intéresse l'Eglise ; voilà pourquoi les écrits du Nouveau-Testament n'en contiennent pas d'autre.

Le titre, v. 1.

CHAP. I. — 1. — *Liber generationis*. Le verset 1 renferme un titre, c'est évident ; mais ce titre embrasse-t-il tout l'évangile de S. Matthieu, ou bien faut-il le restreindre soit aux deux premiers chapitres, soit même simplement à la généalogie du Sauveur ? La réponse dépend du sens que l'on attribue aux mots « *liber generationis* ». On peut, en effet, les traduire de trois manières différentes : « histoire de la vie » (*commentarius de vita Jesu, liber de vita Christi*, Maldonat) ; « his-

toire de la naissance » (*volumen de originibus, Fritzsche*) ; « tableau généalogique ». Nous croyons, avec la plupart des interprètes, que ce dernier sens est le véritable. Il suffit, pour le prouver, d'un simple rapprochement. S. Matthieu, écrivant en hébreu (Préface, § v), donne certainement à l'expression « *liber generationis* » la signification qu'elle avait dans cette langue ; or la formule ספר הולדות qu'on trouve fréquemment dans la Bible hébraïque, Cf. Gen. v, 1 ; vi, 9 ; xi, 10, et qui correspond très-exactement à « *Liber generationum* », représente toujours le catalogue, la série d'un certain nombre de générations. Cela est d'ailleurs conforme au sens primitif du mot *Sépher* dont la racine est *Saphar*, ספר, compter. A la généalogie du premier Adam, racontée par Moïse, Gen. v, 1, S. Matthieu oppose donc la généalogie du second Adam, parce que, avec Jésus, commence une nouvelle création, un nouvel avenir des temps (Pensée de S. Remi). L'historiographe du Messie ne pouvait pas agir d'une autre manière. — On s'est parfois demandé si S. Matthieu composa lui-même le livre de la généalogie du Sauveur, ou si, ayant trouvé cette pièce toute faite, il se contenta de l'insérer en tête de son Evangile. La seconde hypothèse nous paraît la plus vraisemblable. Cette page a un cachet tellement officiel qu'on la croirait directement extraite d'un registre généalogique. Et puis, comme l'a dit Lightfoot (*Horæ hebr. in h. l.*) : « *Necesse erat ut argumento tam spectato et sublimi tantæque apud populum judaicum disquisitionis, qualis erat delineatio progeniei Messiae, ut non solum veritatem traderent Evangelistæ non contradicendam, sed et e certis et fidis cognationum voluminibus probandam atque*

2. Abraham engendra Isaac. Isaac engendra Jacob. Jacob engendra Juda et ses frères.

3. De Thamar, Juda engendra

2. Abraham genuit Isaac. Isaac autem genuit Jacob. Jacob autem genuit Judam et fratres ejus.

Gen., 21, 3; Gen., 25, 25; Gen., 29, 35.

3. Judas autem genuit Phares et

astruendam. » S. Matthieu puisa donc sans doute à des documents authentiques. Ces documents existaient en grand nombre, et dans les familles, et dans les archives du temple que le Talmud cite à plusieurs reprises. L'opinion des rationalistes, d'après laquelle l'écrivain sacré aurait composé une généalogie fantaisiste, pour faire accroire à ses lecteurs que Jésus était vraiment le Messie, mérite à peine d'être mentionnée. — *Jesu-Christi*; voir vv. 16 et 21. — *Filii David, filii Abraham*. Le second « filii » se rapporte à « David » et non à « Jesu Christi »; c'est comme s'il y avait « filii David qui (David) erat filius Abraham ». Ainsi l'exige l'analogie du style généalogique des Orientaux. Dans son titre, S. Matthieu résume en deux mots toute la généalogie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quels sont, en effet, les deux noms essentiels des vv. 2-16 ? Sans aucun doute, ceux de David et d'Abraham. Abraham, le père du peuple juif, David le plus grand de ses rois, tels étaient en réalité les principaux héritiers des promesses messianiques, Cf. Gen. xxii, 48; II Reg. vii, 12, etc. Personne ne pouvait prétendre à la dignité de Messie à moins de démontrer, pièces en mains, qu'il descendait à la fois d'Abraham et de David. « Filii David » désigne la famille, « filii Abraham » la race à laquelle appartenait le Christ : ce sont deux cercles concentriques, l'un plus étroit, l'autre plus vaste, dont Jésus-Christ est le centre; mais le plus étroit est aussi le plus important, comme nous le montrera presque à chaque pas le récit évangélique. À cette époque, le nom de « fils de David », dans la bouche du peuple comme sous la plume des savants, était synonyme de celui de Christ ou Messie; de là les dénominations glorieuses de βασιλεύς, de πρόγονος Χριστοῦ κατὰ σάρκα, que les Pères grecs appliquent à David. Être fils d'Abraham, c'était simplement être israélite. Ainsi donc Jésus transfigure tout à la fois l'humble tente d'Abraham et le trône glorieux de David. Voilà, dès ce premier verset, toute l'Ancienne Alliance rattachée à la Nouvelle. S. Matthieu prouve, par ces quelques paroles, que l'histoire d'Israël a désormais atteint son but, son terme, dans le Messie. Les versets suivants développeront davantage encore cette grande pensée.

L'arbre généalogique, vv. 2-16.

1. — *Autem*. Cet adverbe qui accompagne

régulièrement le nom des ancêtres du Christ à partir d'Isaac est la traduction un peu servile de la particule αὐτοῦ du texte grec. — *Judam*. Juda est nommé entre tous les fils de Jacob, parce que c'est sur sa tête et sur celle de ses descendants que passeront, en des termes à jamais célèbres, Gen. xlii, 40; Cf. Hebr. vii, 14, les promesses messianiques. On mentionne toutefois ses frères d'une manière générale, parce qu'ils furent avec lui les chefs du peuple de Dieu, les fondateurs de ces douze tribus qui devaient former la partie primordiale du royaume du Christ. Juda n'était pas l'aîné de la famille, son père non plus, et de même d'autres personnages de notre liste : le privilège d'être l'ancêtre du Messie ne fut donc pas toujours attaché au droit d'aînesse; mais alors Dieu faisait connaître ses volontés par des révélations spéciales.

3. — *Phares et Zaram* : c'étaient deux jumeaux, comme Jacob et Esau. On s'est demandé pourquoi il est fait mention de Zara, puisqu'il ne compte point parmi les aïeux du Christ. Maldonat répond, avec plusieurs interprètes, par une réflexion empruntée aux circonstances qui accompagnèrent la naissance des deux frères (Cf. Gen. xxxviii, 29) : « Contendere jam in utero gemelli infantes videbantur uer primogenitus et Christi parens futurus esset, ut dubium fuisse videatur uter primogenitus habendus esset. Itaque voluit Evangelista honorem illis quodam modo partiri. » — *De Thamar*. L'apparition de Thamar surprend doublement le lecteur, d'abord parce que les Juifs n'avaient pas coutume de mentionner les femmes dans leurs listes généalogiques, en second lieu parce que, si l'une des aïeules du Messie devait être tenue dans l'oubli, c'était assurément Thamar, Cf. Gen. ch. xxxviii. Du reste, on a remarqué depuis bien longtemps que, parmi les cinq noms de femmes signalés dans la généalogie de S. Matthieu, un seul est immaculé, celui de la Vierge Marie; tous les autres sont entachés de quelque façon. Après l'incestueuse Thamar, il y a Rahab, v. 5, « Rahab meretrix », comme l'appelle la Bible, Jos. ii, 4; Hebr. xi, 31; il y a Ruth, la Moabite, v. 5, d'origine païenne par conséquent; il y a la femme d'Urie, ou Bethsabé, v. 6. Pourquoi n'avoir pas cité de préférence Sara, Rébecca ou Lia ? D'après plusieurs Pères, ce serait un fait providentiel destiné à relever les humiliations

Zaram de Thamar. Phares autem genuit Esron. Esron autem genuit Aram.

Gen., 38, 29; *I Par.*, 2, 4; *I Par.*, 2, 5; *Ruth.*, 4, 18.

4. Aram autem genuit Aminadab. Aminadab autem genuit Naasson. Naasson autem genuit Salmon.

Num., 7, 12.

5. Salmon autem genuit Booz de Rahab. Booz autem genuit Obed ex Ruth. Obed autem genuit Jesse. Jesse autem genuit David regem.

I Reg., 16; *I Ruth.*, 4, 22.

Pharès et Zara. Pharès engendra Esron. Esron engendra Aram.

4. Aram engendra Aminadab. Aminadab engendra Naasson. Naasson engendra Salmon.

5. Salmon, de Rahab, engendra Booz. Booz, de Ruth, engendra Obed. Obed engendra Jessé. Jessé engendra David.

volontaires de Jésus-Christ dans son Incarnation. « Notandum, dit S. Jérôme (Comment. in hoc loco), in genealogia Salvatoris nullam sanctarum mulierum assumi, sed eas tantum quas Scriptura reprehendit, ut qui propter peccatores venerat, de peccatricibus nascens, omnium peccata deleret. » On admet généralement aujourd'hui que ces personnes ont obtenu une mention particulière, parce qu'elles sont devenues les parentes du Messie par des voies extraordinaires et tout-à-fait remarquables. Suivant quelques auteurs, S. Matthieu aurait tout simplement admis leurs noms dans sa table généalogique, parce qu'il les aurait trouvés déjà dans les documents écrits qui lui servirent de source pour cet endroit de son Evangile. En outre, il ne faut pas exagérer la culpabilité de ces femmes, ou du moins il est bon de se rappeler les éloges que leur confèrent les Saintes Ecritures et les Pères. Juda trouvait Thamar plus juste que lui, *Gen.* xxxviii, 26, et les saints Pères affirment que sa démarche aussi étrange que coupable auprès de son beau-père eut pour cause un élan de foi enthousiaste : elle voulait à tout prix, disent-ils, devenir la mère de la famille choisie par Dieu. Rahab est louée à deux reprises et par deux apôtres dans le Nouveau-Testament, *Hebr.* xi, 31 et *Jac.* ii, 25; Ruth nous est présentée comme un type admirable de piété filiale, et l'un des livres les plus gracieux de la Bible porte son nom; enfin Bethsabé partagea la pénitence de David et mérita, comme lui, de rentrer complètement en grâce avec Dieu.

4. — D'Aram, d'Aminadab, de Salmon nous ne connaissons pas autre chose que les noms. — D'après *Num.* 1, 7, Naasson était le chef de la tribu de Juda au moment de la sortie d'Egypte : s'il s'agit ici du même personnage, comme tout porte à le croire, il paraît évident que le généalogiste aura omis quelques anneaux intermédiaires, car le séjour en Egypte ayant duré 430 ans, Cf. *Ex.*

xii, 40; *Gal.* iii, 47, ce serait bien peu de quatre générations pour une aussi longue durée. Nous ne trouvons, il est vrai, que ces quatre noms dans le tableau analogue du premier livre des Paralipomènes, ii, 9-11; nous n'en trouvons que quatre aussi, durant la même période, dans la famille de Lévi (Lévi, Caath, Amram et Aaron). Mais cette omission peut s'expliquer très-aisément. Dieu avait prédit à Abraham, *Gen.* xv, 13-16, que sa postérité serait exilée et même esclave sur la terre étrangère durant 400 ans, et qu'ensuite la « quatrième génération » reviendrait en Palestine. Les Juifs prirent ces dernières paroles à la lettre, et ils ne se crurent pas permis de compter plus de quatre générations pour la durée de la servitude égyptienne. Cependant le Seigneur ne voulait parler que d'une manière générale et approximative. Voir Schegg., Comment. in hoc loco.

5. — Rahab. On a parfois prétendu, mais sans raison suffisante, qu'il est question en cet endroit d'une Rahab inconnue, distincte de celle dont nous avons parlé plus haut. D'après le traité Megilla, F. 44, 2, Rahab aurait épousé Josué lui-même; toutefois, c'est là évidemment une tradition légendaire qui perd toute autorité devant l'affirmation certaine de l'Evangéliste. Peut-être Salmon était-il l'un des deux espions sauvés par Rahab à Jéricho; son mariage avec elle serait alors un acte de reconnaissance. — Obed. Il est probable qu'ici encore, entre les noms d'Obed et de Jessé, il existe une lacune dans la liste de S. Matthieu. En effet, il s'écoula environ trois-cent-soixante ans entre Salmon et Jessé, ce qui serait un intervalle bien long pour trois générations seulement. Le livre juif Iucharin dit en propres termes que Jessé n'était que le descendant médiateur d'Obed, et non son fils. Le nom de Jessé nous rappelle le beau texte d'Isaïe, *xi*, 4, « Egrediatur virga de radice Jesse et flos de radice ejus ascendet. » — David Regem. C'est à partir de Da-

6. David roi, engendra Salomon de celle qui fut *femme* d'Urie.

7. Salomon engendra Roboam. Roboam engendra Abias. Abias engendra Asa.

8. Asa engendra Josaphat. Josaphat engendra Joram. Joram engendra Ozias.

9. Ozias engendra Joatham. Joatham engendra Achaz. Achaz engendra Ezéchias.

10. Ezéchias engendra Manassé. Manassé engendra Amon. Amon engendra Josias.

11. Josias engendra Jéchonias et

6. David autem rex genuit Salomonem ex ea quæ fuit Uriæ.

II Reg., 12, 24.

7. Salomon autem genuit Roboam. Roboam autem genuit Abiam. Abias autem genuit Asâ.

III Reg., 11, 43; Id., 14, 31; Ibid., 15, 8.

8. Asa autem genuit Josaphat. Josaphat autem genuit Joram. Joram autem genuit Oziam.

9. Ozias autem genuit Joatham. Joatham autem genuit Achaz. Achaz autem genuit Ezechiam.

II Par., 26, 23; Id., 27, 9; Ibid., 28, 27.

10. Ezechias autem genuit Manassen. Manasses autem genuit Amon. Amon autem genuit Josiam.

II Par., 32, 33; Id., 33, 20 et 25.

11. Josias autem genuit Jecho-

vid que la race de Jésus devint race royale, de là l'épithète de roi, répétée deux fois de suite avec emphase. Au livre de Ruth, iv, 18-22; nous trouvons, et dans les mêmes termes, les noms des ancêtres de David depuis Pharez; là aussi, les générations sont réduites au nombre de trois entre Salmon et le grand roi.

6. — *Ex ea quæ fuit Uriæ*. Il est étonnant, malgré ce que nous avons dit tout-à-l'heure, qu'au lieu de la désigner par son nom propre, on ait choisi un titre qui rappelle plus vivement sa faute.

8. — *Joram — Oziam*. Entre ces deux princes, nouvelle lacune qui embrasse trois générations. Nous parlons cette fois, non pas d'après de simples vraisemblances, mais avec la certitude la plus complète; car, suivant les données de l'histoire juive, Cf. IV Reg., viii, 24; xi, 2; xii, 1; II Par., xxvi, 1, l'arbre généalogique, pour être exact, devrait être ainsi conçu: « Joram autem genuit Ochoziam, Ochozias autem genuit Joam, Joas autem genuit Amasiam, Amasias autem genuit Oziam. » On voit par là que le mot « *genuit* », dans les énumérations de ce genre, doit se prendre en un sens assez large; il ne désigne pas toujours une génération directe. Les Orientaux se permettent facilement sous ce rapport des licences, même considérables, quand la descendance est certaine; leur principe en pareil cas est que « les petits-fils sont comme des fils » (Proverbe rabbinique). Il y a plusieurs manières d'expliquer l'omission particulière que nous venons de rencontrer au v. 8. 1^o Ce serait une faute de copiste occasionnée très-naturellement, dit-on, par la ressemblance qui existe entre les noms

d'Ochosias et d'Ozias. 2^o S. Matthieu, pour des motifs que nous déterminerons plus loin, voulait avoir, dans la généalogie du Sauveur, trois séries de quatorze générations; pour obtenir exactement ce chiffre, il aurait exclu de lui-même les noms d'Ochosias, de Joas et d'Amasias. Tel était déjà l'avis de S. Jérôme, que de nombreux exégètes ont depuis adopté. 3^o Cette exclusion aurait eu pour fondement une raison toute mystique. Comme on le sait, Joram avait épousé Athalie, la fille impie d'Achab et de Jézabel. Irrité contre Achab à cause de son indigne conduite, le Seigneur avait juré, par ses prophètes, Cf. III Reg. xxi, 21-22, d'exterminer toute sa race; or, d'après le langage des Ecritures, la race, en pareil cas, s'étend jusqu'à la quatrième génération (Cf. Maldonat). Par conséquent, le fils, le petit-fils et l'arrière petit-fils d'Athalie étaient devant Dieu comme s'ils n'eussent jamais existé, et c'est pour cela que leurs noms auraient été supprimés dans notre document. Il est certain du moins que ces trois rois manquent, jusqu'à un certain point, de légalité au point de vue théocratique. Ochosias fut un roi purement nominal sous la tutelle d'Athalie, sa mère; Joas, excellent prince tant qu'il eut à ses côtés le prêtre Joad, ne tarda pas à devenir le jouet de courtisans dépravés; Amasias, enfin, s'attira par ses infamies la malédiction spéciale de Jéhovah.

11. — *Jechoniam*. Le nom de Jéchonias devient à son tour une vraie « *crux interpretum* ». En effet, Josias ne fut pas le père, mais l'aïeul de ce prince, Cf. I Par., iii, 15, 16; entre eux, nous devrions trouver Joakim. En outre, S. Matthieu attribue ici plusieurs frères

niam et fratres ejus in transmigrati-
tione Babylonis.

II Par., 36, 1, 2.

12. Et post transmigratiōem Ba-
bylonis, Jechonias genuit Salathiel.
Salathiel autem genuit Zorobabel.

13. Zorobabel autem genuit Abiud.
Abiud autem genuit Eliacim. Elia-
cim autem genuit Azor.

ses frères en la transmigration de
Babylone.

12. Et après la transmigration de
Babylone, Jéchonias engendra Sala-
thiel. Salathiel engendra Zorobabel.

13. Zorobabel engendra Abiud.
Abiud engendra Eliacim. Eliacim
engendra Azor.

à Jéchonias, *fratres ejus*, tandis qu'il n'en eut qu'un seul d'après I Par., III, 46 : « De Joakim natus est Jechonias et Sedecias ». Enfin, l'auteur de la généalogie fait vivre à l'époque de la captivité de Babylone le roi Josias, qui était mort depuis vingt années environ quand elle commença. Ce sont donc trois points à élucider. Il est vrai qu'il suffira, pour éclaircir le premier, d'une explication grammaticale relative à l'expression *in transmigratiōe Babylonis*. Le grec porte ἐπὶ τῇ μετοικεσίᾳ βαβυλωνος, ce qui est plus élastique, la préposition ἐπὶ pouvant signifier « sub, circa ». On veut donc simplement rappeler que, vers l'époque de la captivité babylonienne, Josias engendra Jéchonias, fait complètement exact, surtout si l'on réfléchit que la « transmigration » n'eut pas lieu en une seule fois, mais qu'elle eut pour ainsi dire, trois actes principaux, et qu'elle se prolongea durant une période assez considérable (606-586 avant Jésus-Christ); Cf. Jerem. LIII, 28 et ss.; IV Reg. XXII, 42 et suiv. — Relativement aux deux autres points, nous nous trouvons de nouveau en face de solutions diverses. 1^o Ici encore, un anneau aurait été volontairement omis dans la liste généalogique. Cette hypothèse est favorisée par plusieurs manuscrits ou versions qui rétablissent le nom supprimé : « Josias engendra Joakim, Joakim engendra Jéchonias et ses frères. » Mais, cette leçon fût-elle authentique, reste encore la difficulté tirée des frères de Jéchonias. 2^o Pour obvier à cela, plusieurs auteurs ont recours à un « mendum amanuensis » et ils prennent la liberté de reconstituer comme il suit le texte soi-disant primitif : « Josias genuit Joakim et fratres ejus, Joakim autem genuit Jechoniam in transmigratiōe Babylonis. » Nous voudrions pouvoir admettre cette ingénieuse conjecture d'Ewald, qui résout immédiatement le problème, et sous toutes ses faces; malheureusement c'est un coup d'autorité que rien ne peut justifier. 3^o D'autres essaient de dénouer plus patiemment ce nœud gordien. Suivant eux, le nom de Jéchonias, au v. 11, représenterait non pas Jéchonias lui-même, mais précisément ce Joakim dont nous regrettons l'omission; soit, disent-ils, que ces deux appel-

lations fussent identiques chez les Hébreux, soit qu'une erreur des copistes ait substitué l'une à l'autre. Cela posé, la généalogie est intégrale en cet endroit; elle est, de plus, parfaitement correcte, puisque Joakim eut trois frères, Johanan, Sédécias et Sellum. Toutefois, ajoutent-ils, Joakim ayant été mis à mort par le roi de Babylone et n'étant jamais allé en captivité, le Jéchonias du v. 12 ne doit pas être le même que celui du verset 11; c'est donc le Jéchonias proprement dit, fils de Joakim, petit-fils de Josias. De quel droit, répondrons-nous, peut-on supposer, contre toute vraisemblance, que la généalogie cite deux personnes sous un même nom, alors qu'elle en avait de très-distincts à sa disposition pour les désigner? C'est le point faible de ce système. 4^o Il nous reste à prendre purement et simplement la note du v. 14 telle qu'elle nous a été transmise, sans y faire aucun changement. Le nom de Joakim aura été passé sous silence, comme ceux de plusieurs autres ancêtres du Christ. Quant à Jéchonias, puisque c'est bien de Jéchonias et de lui seul qu'il est question, il est vrai que la Bible ne lui donne qu'un frère, mais nous aurons, plus tard, l'occasion de démontrer que ce nom de frère a, dans la langue hébraïque, une signification beaucoup plus étendue que dans la nôtre, et qu'il pouvait s'appliquer aussi à des cousins, à de proches parents. — *In transmigratiōe* : l'Évangéliste mentionne expressément cet événement douloureux à cause de sa gravité exceptionnelle pour la famille de David et du Christ; au retour d'exil elle n'aura plus la dignité royale.

12. — *Post transmigratiōem*; c'est-à-dire, non point après qu'elle eût cessé, mais quand elle fut complète, quand tous les captifs eurent été conduits en Chaldée. Nous dirions plus clairement en français : pendant l'exil. — *Zorobabel*. Tandis qu'Esdras, v. 2. et Aggée, son contemporain, I, 4, 42, 44; II, 3, le nomment fils de Salathiel comme S. Matthieu, les tables généalogiques des Paralipomènes le font naître de Phadaïa, Cf. I Par. III, 47; Salathiel serait donc seulement son grand-père. 12

13-15. — A partir d'Abiud jusqu'à S. Joseph, les documents parallèles à celui de

14. Azor engendra Sadoc. Sadoc engendra Achim. Achim engendra Eliud.

15. Eliud engendra Eléazar. Eléazar engendra Mathan. Mathan engendra Jacob.

16. Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ.

17. Voilà donc toutes les généra-

14. Azor autem genuit Sadoc. Sadoc autem genuit Achim. Achim autem genuit Eliud.

15. Eliud autem genuit Eleazar. Eleazar autem genuit Mathan. Mathan autem genuit Jacob.

16. Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.

17. Omnes itaque generationes

S. Matthieu nous font complètement défaut dans les écrits de l'Ancien Testament; aucun de ces dix personnages n'y est mentionné. Aussi nous est-il tout à fait impossible de contrôler ici le catalogue de l'Evangéliste. Abiud lui-même, on ignore pour quel motif, n'est point nommé parmi les enfants de Zorobabel, I Par. III, 17 et 18. Mais chaque famille, à plus forte raison la famille royale, tenait soigneusement en ordre ses registres de généalogie, et il était facile d'y recourir pour obtenir tous les renseignements désirables.

16. — *Virum*, l'époux et non le fiancé, *ἀνὴρ* ne signifiant jamais « sponsus ». Entre Jacob et Joseph le verbe « genuit » est employé pour la dernière fois : l'ordre naturel des naissances cesse en effet avec S. Joseph, l'ordre surnaturel et divin commence. Ce n'est qu'en sa qualité d'époux virginal de Marie que Joseph est entré dans la généalogie du Christ; de là ce changement remarquable dans la formule : « Virum Mariæ de qua natus est... » Quoiqu'il doive entrer bientôt dans de plus longs détails sur cette génération prodigieuse, S. Matthieu ne veut pas qu'il y ait l'ombre d'un doute à ce sujet; de là son affirmation anticipée : Joseph n'est que le père putatif de Jésus. — *Mariæ*. Ce nom béni, dont la forme hébraïque était « Miriam », *מרים*, existait depuis longtemps chez les Juifs, car la sœur de Moïse et d'Aaron s'appelait déjà Marie. Il était fréquemment porté à l'époque de Notre-Seigneur, comme le prouve le nombre relativement considérable des Marie qui apparaissent dans l'Evangile. Son étymologie est douteuse : il dérive suivant les uns de *מרה*, être fort, dominer; suivant les autres, d'une racine semblable signifiant « être rebelle ». Les interprétations que les Pères ont donné de ce beau nom sont en général aussi fausses au point de vue philologique, qu'elles sont gracieuses quant à l'idée. — *Qui dicitur*, *καλούμενος*. Sans avoir toute la force de *καλούμενος*, « qui vocatur ». Cf. Luc, I, 32, 35, ce mot fait plus que rappeler un simple souvenir historique; il indique non-seulement

un surnom donné à Jésus, mais une fonction remplie légitimement par le Sauveur. — *Christus* nous vient, comme l'on sait, directement du grec *Χριστός* et *Χριστός*, de *χρίω*, oindre, est à son tour la traduction littérale de l'hébreu *משיח*, *maschiach*, « unctus » : Christ et Messie sont donc des appellations absolument identiques. Approprié d'abord tantôt aux prêtres et aux rois, qui étaient consacrés par de saintes onctions, tantôt aux prophètes, qui recevaient l'onction d'une manière figurée, ce nom fut plus tard exclusivement réservé au Libérateur promis, qui devint ainsi par antonomase le Messie. Christ est donc une dénomination de fonction et d'emploi, une sorte de « cognomen »; mais pour Jésus comme pour plusieurs hommes illustres, le « cognomen » ne tarda pas à être aussi usité que le « nomen », et il fut employé à part à la façon d'un vrai nom propre (Cf. Simon Pierre, Jean Marc, Tullius Cicéron, etc.). L'auteur des Actes des Apôtres et S. Paul écrivent déjà simplement « le Christ ».

Récapitulation, v. 17.

17. — *Omnes generationes*. En terminant son tableau généalogique, S. Matthieu le partage en trois groupes dont chacun, dit-il, contient quatorze générations. Cependant, si nous essayons de vérifier son calcul, nous ne trouvons en tout que quarante-et-une générations au lieu de quarante-deux, et dans le troisième groupe treize seulement au lieu de quatorze. Comment expliquer ce mystère? On a proposé tantôt de compter Marie parmi les ancêtres du Christ, tantôt d'insérer Joachim après Josias au v 14; d'après la variante que nous avons indiquée, tantôt d'additionner deux fois le nom de Jéchonias qui terminerait ainsi le second groupe et ouvrirait le troisième. C'est à ce dernier sentiment que nous nous sommes arrêté, parce qu'il nous semble le plus naturel d'après les expressions mêmes employées par l'Evangile dans les vv. 11, 12, et 17. « Depuis David jusqu'à la captivité de Babylone, quatorze générations », donc Jéchonias est compris dans ce nombre d'après le v 14; « depuis la captivité jusqu'à Christ,

ab Abraham usque ad David, generationes quatuordecim : et a David

tions : d'Abraham jusqu'à David, quatorze générations; de David jus-

quatorze générations », donc, d'après le ∇ 12, c'est par Jéchonias que doit commencer la troisième série. Ce prince étant considéré à deux époques différentes, avant et après la déportation des Juifs en Chaldée, doit par là-même entrer à deux reprises dans le calcul de S. Matthieu. Il nous apparaît véritablement ici « *tanquam duplex persona* ». Sans doute David aussi est mentionné deux fois au ∇ 17, et néanmoins il n'appartient qu'à un seul groupe; mais remarquons bien qu'il n'y a point de parité sous ce rapport entre le Roi-Profète et Jéchonias. Le premier est simplement nommé pour lui-même, tandis que le second est mis en rapport avec un événement historique de la plus haute gravité, et c'est précisément pour ce motif qu'il est compté deux fois. D'après ce principe, nous obtenons les trois groupes suivants :

I	II	III
1. Abraham.	Salomon.	Jéchonias (après l'exil).
2. Isaac.	Roboam.	Salathiel.
3. Jacob.	Abia.	Zorobabel.
4. Juda.	Asa.	Abiud.
5. Pharaë.	Josaphat.	Eliacim.
6. Esrom.	Joram.	Azor.
7. Aram.	Ozias.	Sadoc.
8. Aminadab.	Joathan.	Achim.
9. Naasson.	Achaz.	Eliud.
10. Salmon.	Ezéchias.	Eléazar.
11. Booz.	Manassés.	Mathan.
12. Obed.	Amon.	Jacob.
13. Jessé.	Josias.	Joseph.
14. David.	Jéchonias (à l'époque de l'exil).	Jésus-Christ.

Ce partage des ancêtres du Christ en trois groupes est très-naturel; il était tout indiqué par l'histoire juive qui, d'Abraham à Jésus-Christ, se divise d'elle-même en trois périodes principales, la période de la théocratie, entre Abraham et David, la période de la royauté, de David à l'exil, la période de la hiérarchie ou du gouvernement sacerdotal, depuis l'exil jusqu'au Messie. On peut les appeler encore périodes des patriarches, des rois et des simples descendants royaux. Durant la première, la famille choisie par Dieu suit une marche ascendante, elle s'avance glorieusement vers le trône. La seconde ne nous offre que des rois, mais des rois fort inégaux en mérite et en grandeur; vers la fin c'est même déjà une complète décadence. Pendant la troisième période, la décroissance est de plus en plus rapide, du moins humainement parlant, et le dernier nom de la liste est celui d'un humble charpentier; mais tout à coup la race d'Abraham et de David se relève jusqu'au ciel avec le Messie. Dans la famille de Jésus, nous retrouvons donc toutes les vicissitudes des autres familles humaines : on

y rencontre des hommes de toute sorte, des bergers, des héros, des rois, des poètes, des saints, de grands pécheurs, de pauvres artisans. A la fin, elle était ce qu'avait prédit Isaïe en parlant des humiliations du Christ, « *radix de terra sitiendi* », LIII, 2. Mais l'Esprit-Saint veillait spécialement sur elle et, somme toute, elle représente la plus haute noblesse qui ait jamais existé dans le monde entier. — La division de chaque série en quatorze générations s'explique moins aisément que celle de la généalogie entière en trois groupes. S. Matthieu, ou le généalogiste dont il suivait les documents, ne se serait-il proposé, comme l'ont pensé Michaëlis, Eichhorn, etc., que de venir en aide à la mémoire des lecteurs? Non, il avait en vue quelque chose de plus important qu'une leçon de mnémotechnie. N'aurait-il pas, à la façon des Cabbalistes, obtenu le nombre quatorze en additionnant les chiffres qui correspondent aux trois lettres du nom hébreu de David (דוד = 4 + 6 + 4 = 14)? Pas davantage : un calcul de ce genre pourrait avoir sa raison d'être dans une généalogie dont David serait le terme; il n'en aurait aucune dans celle du Christ. On a aussi remarqué qu'en multipliant 3 par 14 on obtient 42; or, ce chiffre étant celui des stations par lesquelles fut interrompue la marche des Hébreux dans le désert, il y aurait là un rapprochement extraordinaire dont on aurait voulu garder le souvenir : 42 stages de part et d'autre avant la Terre promise. L'idée suivante est encore plus ingénieuse; elle s'appuie sur le culte du nombre 7 chez les anciens. 14, nous dit-on, égale 7 fois 2; trois fois 14 ou 42 = 6 fois 7, c'est-à-dire 6 fois le nombre sacré. 7 est donc à la base de la généalogie du Sauveur. Ce n'est pas tout : d'après la doctrine du Nouveau-Testament, avec le Christ arriva la plénitude des temps; or, dans la liste de S. Matthieu, Jésus-Christ termine précisément le sixième septennaire de générations, et avec Lui commence le septième septennaire, la dernière semaine du monde qui sera suivie du Sabbat éternel. — L'Évangéliste a-t-il eu vraiment ces pensées à l'esprit? Ce qui est certain, c'est que les Juifs aimaient à diviser leurs généalogies en groupes distincts et artificiels; d'après des nombres mystiques fixés d'avance; pour ramener ensuite les générations à ce nombre, ils répétaient ou omettaient certains noms, comme nous l'avons vu, sans le moindre scrupule. Par exemple, les générations qui séparent Adam de Moïse sont réparties par Philon entre deux décades auxquelles il ajoute une série de sept membres (10 +

qu'à la transmigration de Babylone, quatorze générations; de la trans-

usque ad transmigrationem Babylonis, generationes quatuordecim :

40 + 7); mais il a fallu pour cela compter deux fois Abraham. Au contraire, un poète samaritain partage la même série de générations en deux décades seulement, à la condition toutefois de sacrifier six noms choisis parmi les moins importants. — Après avoir étudié dans le détail la généalogie de Jésus selon S. Matthieu, il nous reste à examiner encore deux points généraux que leur gravité ne nous permet pas de passer sous silence. Le premier regarde cette généalogie en elle-même; le second concerne ses rapports avec l'arbre généalogique de S. Luc, III, 23-38.

1^o La généalogie de Jésus-Christ selon S. Matthieu considérée en elle-même. C'est la généalogie de S. Joseph que le premier évangéliste nous a transmise; il n'y a pas de doute à ce sujet. D'Abraham à S. Joseph, il signale une suite de générations plus ou moins immédiates, mais toutes réelles, comme le démontre l'emploi du verbe « genuit », auquel nous n'avons aucune raison d'attribuer un sens métaphorique. Cependant, n'est-il pas surprenant que S. Matthieu, voulant composer le « liber generationis Jesu-Christi », écrive la généalogie non de la sainte Vierge, par laquelle seulement Notre-Seigneur se rattachait à la grande famille humaine, mais de S. Joseph qui n'était que son père putatif? Pour expliquer ce fait extraordinaire on a eu recours à trois principales raisons. a. Chez les Juifs, comme chez plusieurs autres peuples de l'antiquité, c'était un principe que les femmes ne comptaient pas dans les générations. « Genus paternum, disaient-ils, vocatur genus, genus maternum non vocatur genus » (Wetstein). Ecrivant surtout pour des Juifs, S. Matthieu devait se conformer à leurs lois. La généalogie de la mère n'eût rien prouvé pour eux, il était dès lors inutile de la donner. b. Bien qu'à proprement parler Jésus-Christ ne fût pas le fils de S. Joseph, il en était néanmoins le fils adoptif, et par conséquent légal, puisque Joseph était l'époux de sa mère. Cela posé, Jésus héritait nécessairement de tous les droits de son père nourricier; il recevait de lui, devant la loi juive, le caractère de fils de David. Marie transmettait bien au Sauveur le sang royal, mais elle ne lui transmettait pas les droits à la succession parce que, chez les Israélites comme chez nous, la couronne ne tombait pas de lance en quenouille. Il fallait que S. Joseph fût là pour le faire héritier légal du trône de David; Jésus n'ayant pas de père sur la terre, il n'y avait pas d'autre moyen de prouver sa descendance du grand roi. c. Marie faisait partie comme Joseph de la famille de David;

cela ressort de l'enseignement implicite de S. Luc et de S. Paul et des affirmations très-expresses de la tradition. Pour S. Luc, voir I. 32. S. Paul a des textes encore plus formels. Rom. I, 3, il écrit que Jésus « factus est de semine David secundum carnem », et dans l'épître aux Hebr. VII, 14 : « Manifestum est quod ex semine Juda ortus sit Dominus noster »; Cf. Gal. III, 16. « Manifestum » : remarquons bien que c'est un Juif qui le dit à des Juifs. Quant aux Pères et aux autres écrivains ecclésiastiques, il n'y a pas là-dessus le moindre doute dans leur esprit : « Omnes veteres theologi uno ore respondent Josephum et Mariam Christi matrem ejusdem fuisse tribus et familiæ », dit Maldonat, in h. l. — 2^o La généalogie de S. Matthieu dans ses rapports avec celle de S. Luc. Il nous semble plus naturel de renvoyer à l'explication du troisième Evangile l'examen approfondi des faits qui touchent à cette question délicate. Notre dessein est donc simplement d'indiquer ici le nœud de la difficulté et le sommaire des principales solutions qu'elle a reçues. La généalogie de Notre-Seigneur d'après S. Luc diffère et quant à la forme et quant au fond de celle que nous venons de lire dans S. Matthieu. Les divergences de forme sont peu considérables et s'expliquent sans peine; les divergences matérielles sont beaucoup plus sérieuses, et il y a longtemps qu'elles exercent le génie des commentateurs. Elles se ramènent au fait suivant : entre David et Jésus-Christ, les deux listes n'ont rien de commun, si ce n'est les trois noms de Salathiel, de Zorobabel et de S. Joseph; tous les autres ancêtres attribués à Notre-Seigneur par S. Luc durant cette longue période, diffèrent de ceux que lui donne S. Matthieu. Tandis que le premier évangéliste rattache Jésus-Christ à David par Salomon, le second le fait descendre du grand roi par Nathan. Pourquoi ces lignes différentes? Pourquoi, en fin de compte, S. Joseph est-il appelé d'une part fils de Jacob, de l'autre fils d'Héli? Il existe sur ce point bien des systèmes, mais pas de solution certaine et il n'est guère probable qu'on en trouve jamais. Voici du moins les deux hypothèses les plus communément admises; elles suffisent pour répondre aux attaques du rationalisme.

1. Les deux généalogies sont celles de S. Joseph. Si elles lui attribuent deux pères distincts, c'est que, d'après la loi juive, Cf. Deut. XXV, 5-10, sa mère aurait été soumise à ce qu'on nommait le mariage du Lévirat. Jacob est donc le père naturel, Héli seulement le père légal. Quelque chose d'a-

et a transmigratione Babylonis usque ad Christum, generationes quatuordecim.

18. CHRISTI autem generatio sic erat. Cum esset desponsata mater ejus Maria Joseph, antequam con-

migration de Babylone jusqu'au Christ, quatorze générations.

18. Or la naissance du Christ eut lieu ainsi : Marie sa mère étant fiancée à Joseph, avant qu'ils habi-

nalogue aurait eu lieu pour Salathiel ; Cf. Matth. i, 12 ; Luc. iii, 27. — 2. La première généalogie est celle de S. Joseph, la seconde celle de la sainte Vierge. Les saints époux appartenant l'un et l'autre à la famille royale, avec cette différence que S. Joseph descendait de la branche directe par Salomon, Marie d'une branche collatérale par Nathan. Ce système ingénieux a trouvé de très-nombreux partisans dans les temps modernes, même parmi les protestants. — Nous croyons terminer utilement cette étude sur la généalogie de Jésus-Christ selon S. Matthieu en notant les principaux passages de l'Ancien et du Nouveau Testament qui peuvent servir de preuve ou de commentaire au texte évangélique. — Jésus fils de David : Ps. cxxxi, 11 et 12 ; Is. xi, 1 ; Jérém. xxiii, 5 ; II Reg. vii, 12 ; Act. xiii, 23 ; Rom. i, 3. — Jésus fils d'Abraham : Gen. xii, 3 ; xxii, 18 ; Gal. iii, 16. — Isaac : Gen. xxi, 2 et 3 ; Rom. ix, 7-9. — Jacob : Gen. xxv, 26. — Juda : Gen. xxix, 35 ; xlix, 10 ; Hebr. vii, 14. — Phares et Zara : Gen. xxxviii, 16. — Esron : I Par. ii, 5. — Aminadab : I Par. ii, 40. — Naasson : Ex. vi, 23 ; I Par. ii, 40. — Salmon : I Par. ii, 11 ; Ruth. iv, 20. — Rahab : Jos. ii, 1, 4, vi, 24, 25. — Booz et Obed : Ruth. iv, 21, 22 ; I Par. ii, 11, 12. — Isai et David : ibid. ; I Reg. xvi, 11 ; III Reg. xii, 16 etc. — Salomon : II Reg. xii, 24. — Roboam : III Reg. xi, 43. — Abias : III Reg. xiv, 31. — Asa : III Reg. xv, 8. — Josaphat : I Par. iii, 10. — Joram : II Par. xxi, 1 ; IV Reg. viii, 16. — Ozias (ou Azarias) : IV Reg. xiv, 24 ; II Par. xxvi, 1. — Joatham : IV Reg. xv, 7 ; II Par. xxvi, 23. — Achaz : IV Reg. xv, 38 ; II Par. xxvii, 9. — Ezéchias : II Par. xxviii, 27 ; IV Reg. xvi, 20. — Manassés : IV Reg. xx, 21 ; II Par. xxxii, 33. — Amon : IV Reg. xxi, 18. — Josias : IV Reg. xxi, 24. — Jéchonias : I Par. iii, 16. — Captivité de Babylone : IV Reg. xxiv et xxv, II Par. xxxvi. — Salathiel et Zorobabel : I Par. iii, 17-19. — Abiud et les autres : la tradition et les écrits juifs.

PREMIÈRE PARTIE.

LA VIE CACHÉE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, I, 18-II, 23.

La généalogie nous a fait voir Jésus-Christ vivant en quelque sorte par anticipation dans

le passé de son peuple et de sa famille, « sic tenuit regale genus », S. Grég. de Naz. ; nous arrivons maintenant au début de sa vie personnelle. — S. Matthieu partage avec S. Luc l'honneur d'avoir été l'historien de l'Enfance du Sauveur. Sa narration est moins complète assurément que celle du troisième évangéliste, puisqu'elle n'embrasse pas au-delà de quatre événements : le mariage de Marie et de Joseph, l'adoration des Mages, la fuite en Egypte avec le massacre des SS. Innocents, le retour d'Egypte avec le séjour à Nazareth ; elle a du moins le mérite de nous présenter des détails pour la plupart nouveaux et omis par S. Luc. Nous pouvons donc, en réunissant les deux récits, connaître assez exactement la vie de l'Enfant Jésus.

1. — Le mariage de Marie et de Joseph, I, 18-23.

18. — *Christi autem* « Eleganter hac ceu præfatiuncula excitavit auditoris animum, rem inauditam ac prodigiosam narraturus », Erasme in h. l. S. Matthieu reporte le lecteur au v 16, dont il veut éclaircir et compléter le sens en montrant, par un court résumé des faits, la nature des rapports qui unissaient Jésus-Christ à S. Joseph. Ce résumé bien qu'il contienne les choses les plus merveilleuses et les plus sublimes que jamais historien ait eu à raconter, se recommande par son étonnante simplicité. Ce n'est pas avec cette sobriété de style que les écrivains du paganisme relatent l'origine prétendue virginale de Boudha, de Zoroastre, de Platon et d'autres soi-disant *παρθενόγενεῖς* ; que le rationalisme oppose si volontiers à Jésus. — *Generatio*. Le texte grec flotte entre *γέννησις* et *γένεσις* ; on préfère généralement la seconde leçon qui est mieux accréditée dans les anciens manuscrits et plus conforme à la réalité des faits. C'est donc la genèse, l'origine du Christ, c'est-à-dire sa conception et sa naissance, qui va nous être racontée. — *Desponsata*. Quelle est la meilleure manière de traduire cette expression ? Faut-il dire mariée, ou simplement fiancée ? « Adhuc sub judice lis est », bien que le débat remonte aux premiers jours de l'exégèse. La question, comme on l'a déjà compris, revient à savoir si le mariage de la Ste Vierge et de S. Joseph précéda l'Incarnation, ou s'il n'eut lieu que plusieurs mois après, dans la circonstance

tassent ensemble elle fut trouvée ayant conçu du Saint-Esprit.

venirent, inventa est in utero habens de Spiritu sancto.

Luc., 1, 27,

présentement décrite par S. Matthieu. Les Pères la résolvent contradictoirement; les commentateurs du moyen âge et des temps modernes se montrent en général plus favorables à la première hypothèse; les contemporains, au contraire, adoptent assez communément la seconde. (Voir la récente et savante dissertation du P. Patrizzi, de prima Angeli ad Josephum Mariæ sponsum legatione Comment. Rome, 1876. Du même auteur, De Evangelii libri tres, Fribourg, 1855, t. II, p. 422-435). Ces derniers s'appuient et sur l'impression générale produite par le récit de l'Evangile, et sur les coutumes matrimoniales des anciens Juifs, et sur la philologie. Il est certain qu'après une lecture attentive des versets 18-25, faite sans idée préconçue, on se sent porté de préférence à voir dans ce passage la relation même du mariage de Joseph et de Marie. Bornons-nous à signaler sommairement cette appréciation; nous discuterons les preuves archéologiques et philologiques au fur et à mesure que le texte de S. Matthieu nous en fournira l'occasion. Et d'abord, revenons à l'expression qui a servi de point de départ à cet exposé du problème. La signification plus habituelle et même primitive de « desponsari », *μνηστεύειν*, n'est point « épouser » mais « se fiancer »; on pourra facilement s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur ces deux mots dans les dictionnaires grec et latin. S. Luc, dans son récit de l'Incarnation, 1, 27, exclut même formellement, pour ce qui est de la Très-Sainte Vierge, le sens secondaire et dérivé; car il associe à « desponsata » le substantif « virgo »; on dit bien, en effet, une vierge fiancée, mais jamais une vierge mariée. — *Antequam convenirent*. Nous nous trouvons de nouveau en face de deux traductions opposées: les uns disent « antequam matrimonium consummaretur » (S. Jean Chrys., Théophylacte, etc.); les autres, avec S. Hilaire, « antequam transiret (Maria) in conjugis nomen », ou plus clairement, avant la cohabitation; et tel est, croyons-nous, le véritable sens. Chez les Juifs, en effet, des fiançailles solennelles précédaient rigoureusement le mariage, qui n'était célébré d'ordinaire qu'un an plus tard; or, la principale cérémonie des noces consistait précisément à conduire en grande pompe la fiancée dans la maison de son époux. Il y est fait une allusion très-directe au passage suivant du Deutéronome, xx, 7: « Quiconque s'est fiancé une femme, et ne l'a pas encore emmenée chez lui ». Ne

voit-on pas que nous avons ici exactement les termes employés par S. Matthieu? A l'époque où nous transporte l'Evangéliste, Marie n'habitait donc pas encore la maison de S. Joseph, preuve qu'ils n'étaient pas mariés. — *Inventa est*, c'est-à-dire « apparut »; on vit qu'elle était devenue mère. Cette observation nous conduit, au point de vue chronologique, trois mois environ après la conception du Sauveur, par conséquent aux jours qui suivirent immédiatement le retour de Marie à Nazareth, après sa visite à sa cousine; Cf. Luc. 1, 56. — *De Spiritu sancto*. C'est par anticipation que l'Evangéliste écrit ces mots dès à présent; leur vraie place est au v. 20 où nous les retrouverons bientôt; mais S. Matthieu ne veut pas que le lecteur puisse supposer un seul instant que Jésus est né comme les autres hommes. Nous avons déjà remarqué, v. 16, son soin vigilant pour sauvegarder l'honneur virginal de Jésus-Christ et de Marie. L'homme ordinaire naît « ex voluntate carnis, ex voluntate viri », Joann., 1, 13; le Christ, le second Adam, Sauveur et Rédempteur d'un monde corrompu, ne pouvait être engendré que par Dieu. Assurément, il devait être uni à l'humanité par des liens très-étroits, se faire chair de sa chair, os de ses os, et c'est pour cela qu'il prit une mère parmi les enfants d'Eve; mais il fallait aussi qu'il fût pur et saint, « segregatus a peccatoribus », Hebr. vii, 26, et de race divine, et c'est pour cela qu'il n'eut point de père sur la terre. Les convenances les plus simples exigeaient qu'il en fût ainsi. — La préposition *ex* du texte grec est plus énergique que le *de* correspondant de la Vulgate, car elle exclut davantage toute paternité humaine; mais la particule latine traduit assez bien aussi la pensée de l'écrivain sacré. Elle a même passé d'une manière définitive dans le langage théologique de l'Eglise d'Occident: « conceptus de Spiritu sancto, natus ex Maria Virgine ». L'Incarnation du Verbe, comme toutes les opérations de Dieu « ad extra », a été accomplie de concert par les trois personnes divines; on l'impute toutefois plus spécialement à l'Esprit Saint en vertu de l'appropriation, parce que c'est une œuvre génératrice et que la troisième personne de la Sainte Trinité est regardée comme le principe générateur et vivificateur. Nous le voyons remplir ce beau rôle dès l'origine du monde, Gen. 1, 2. Voir sur cette question, S. Thom. Summa Philos. lib. iv, cap. 46, et les théologiens.

19. Joseph autem vir ejus, cum esset justus, et nollet eam traducere, voluit occulte dimittere eam.

20. Hæc autem eo cogitante, ecce

19. Or Joseph son époux étant un homme juste et ne voulant pas la diffamer inclinait à la renvoyer secrètement.

20. Mais, tandis qu'il y pensait,

19. — *Vir ejus*. Nous avons vu précédemment, Cf. v. 16, que cette expression doit se traduire par « époux » et nos adversaires tirent de là un de leurs principaux arguments. Ce nom donné actuellement à S. Joseph prouve, suivant eux, jusqu'à l'évidence, que les liens du mariage unissaient déjà ce saint patriarche à Marie. Nous répondrons que les fiançailles créaient chez les Hébreux, et même en général chez les peuples anciens, des relations beaucoup plus strictes qu'aujourd'hui; aussi désignait-on fréquemment par les noms de mari et de femme les personnes entre lesquelles elles avaient été conclues. La Bible nous en offre plusieurs exemples frappants. Au livre du Deutéronome, xxii, 24, la simple fiancée est appelée « uxor »; de même, Gen. xxix, 20. 21, où Jacob dit à Laban en parlant de Rachel : « Da mihi uxorem meam », bien qu'il ne l'eût pas encore épousée. — *Justus* correspond à l'hébreu צדיק, et désigne avant tout la justice théocratique de l'Ancien Testament; Cf. Luc. i, 6; ii, 25. L'Évangéliste ne veut donc pas relever ici la bonté, la douceur de S. Joseph, comme l'ont cru plusieurs anciens interprètes (S. Jérôme : « æquus et benignus »), mais bien son esprit de fidélité aux lois. Étant juste, il ne pouvait pas épouser une personne qui, selon toute apparence, devait être gravement coupable. C'est en cela précisément que consiste le nœud de la situation tragique qui nous est plutôt indiquée que décrite par S. Matthieu. Dans la circonstance épineuse où il se trouvait, le juste Joseph devait rompre complètement avec Marie; mais il avait deux manières de le faire, l'une pleine de rigueur, l'autre aussi douce que possible. La voie de la rigueur consistait à « traducere »; le parti de la clémence à « dimittere occulte ». *Traducere*, expression élégante qu'on trouve fréquemment employée par les classiques pour signifier : dénoncer publiquement, diffamer (« traducere per ora hominum », Tite-Live). Le grec porte διεμαρτυρειν, de μαρτυρ, exemple, étalage. De part et d'autre, cela veut dire que S. Joseph était libre de citer Marie devant les tribunaux juifs pour qu'elle rendit compte de sa conduite; mais il pouvait aussi *occulte dimittere eam*, la répudier sans bruit, sans éclat. Cependant, d'après la loi mosaïque, il n'était pas possible que le secret fût absolu, les fiançailles, de même que le mariage, ne pou-

vant être dissoutes que par un acte de répudiation : « Femina, ex quo desponsata est, licet a viro nondum cognita, est uxor viri, et si sponsus velit eam repudiare, oportet ut id faciat libello repudii », Maimon., traité Ischoth. Or, pour la validation de cet acte, il fallait nécessairement deux témoins. Il est vrai qu'on pouvait ne pas mentionner dans la pièce officielle les motifs du divorce, et telle était justement l'intention de S. Joseph à l'égard de Marie. De la sorte, il prenait le parti mitoyen entre la sévérité du droit strict et les tendresses désormais impossibles de l'affection. — *Vellet, nollet*; dans le texte grec, il y a deux expressions distinctes θέλω, ἐβούληθη, ce qui marque une nuance délicate. θέλω se dit de la « simplex volitio », βούλομαι d'une propension de l'esprit : Joseph était donc bien « décidé » à ne pas livrer Marie aux tribunaux, et il « inclinait » à la renvoyer purement et simplement; mais il n'avait pas encore pris de résolution arrêtée sur ce point. — Il ressort clairement de ce récit que la Sainte Vierge n'avait pas fait connaître à son fiancé le mystère de sa grossesse. Une pareille réserve paraît tout d'abord surprenante. D'un mot, il lui eût été si facile, ce semble, d'épargner à S. Joseph, de s'épargner à elle-même de cruelles souffrances. Mais elle croyait à bon droit devoir garder le secret de Dieu; il n'appartenait qu'au Seigneur, pensait-elle, de le révéler directement, et sa foi l'assurait que Joseph serait un jour providentiellement averti, comme l'avait été la mère de Jean-Baptiste. D'ailleurs, quelle preuve aurait-elle pu fournir de sa véracité!

20. — *Hæc autem eo cogitante*; ἐνδομηθέντος du texte grec est plus expressif : « animo agitante atque volvente ». C'était sa constante préoccupation, comme un glaive acéré qui se retournait sans cesse dans son âme, le torturant d'autant plus que la situation se compliquait d'une question pratique difficile à résoudre. Que de choses dans ces quelques paroles! Il ne saurait y avoir en effet de position plus douloureuse pour un homme juste et droit. Cependant la main de la Providence va délier doucement le nœud qu'elle a formé; Marie ne s'était pas trompée en abandonnant sa cause à Dieu. — *Ecce*. Les Hébreux employaient volontiers cette particule, הנה, pour figurer le caractère imprévu, soudain, d'un événement; S. Matthieu l'intercale fréquemment dans sa narration. —

voilà qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe, disant : Joseph, fils de David, ne crains pas de recevoir Marie ton épouse, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit.

21. Elle enfantera un fils et tu

angelus Domini apparuit in somnis ei, dicens : Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam : quod enim in ea natum est, de Spiritu sancto est.

21. Pariet autem filium, et voca-

Angelus Domini : traduction littérale de la célèbre expression כַּלִּיף יְהוָה qui revient si souvent dans les écrits de l'Ancienne Alliance, et sur laquelle on a tant discuté. L'ange de Jéhova avait autrefois porté au patriarche Abraham la grande promesse messianique, il vient maintenant apprendre à S. Joseph la prochaine réalisation de cette bonne nouvelle. — *In somnis*. Comme son homonyme de l'Ancien Testament, qui était également fils de Jacob, S. Joseph est célèbre par ses songes. (Voir dans le Bréviaire romain, Fest. S. Joseph, Lect. II. Noct, un beau parallèle de S. Bernard entre ces deux illustres personnages). Chose étonnante ! sa vie, telle qu'elle nous est connue par l'Evangile, se compose uniquement de quatre songes surnaturels et de quatre actes d'obéissance qui leur correspondent. — Les avertissements divins communiqués sous la forme de songes ne sont pas rares dans la Bible. On a parfois prétendu qu'ils constituaient un mode très-inférieur de révélation ; mais si nous considérons l'éminence des personnes à qui Dieu se révéla de cette manière, l'importance des ordres qu'il leur donna durant leur sommeil, nous rejetterons bien vite cette allégation odieuse. L'Esprit souffle non-seulement où il veut, mais aussi comme il veut. — *Fili David*. « *Hac ipsa allocutione, animus Josephi in spem magnarum rerum erigebatur* » ; Rosenmüller in h. l. L'ange lui rappelle ce titre glorieux, parce que la nouvelle qu'il se dispose à lui transmettre est messianique, et qu'elle le concerne directement comme descendant de la famille royale ; c'est l'œuvre par excellence de sa race qui va lui être confiée. Les mots suivants, *noli timere*, répondent parfaitement à l'état d'âme de S. Joseph : il « craignait » de blesser la justice, d'offenser Dieu en s'unissant à Marie par les liens du mariage ; le messager céleste lui enlève cette inquiétude. — *Accipere*, c'est-à-dire conduire dans ta maison et par conséquent épouser ; Cf. l'explication du v. 18. Telle était l'expression usitée pour désigner les mariages juifs, parce qu'au jour des noces le fiancé recevait sa fiancée des mains du père de cette dernière. « *Accipere* » n'a jamais signifié retenir chez soi, garder, comme on l'a quelquefois affirmé ; on ne reçoit pas ce que l'on possède déjà. — *Conjugem tuam* équivaut à « sicut conjugem tuam », en qualité d'épouse.

On peut aussi regarder ces deux mots comme formant apposition à « *Mariam* » ; dans ce cas, Marie porterait d'avance le nom d'épouse, de même que Joseph celui de mari, conformément à la coutume que nous avons signalée. — Au lieu de *natum* il faudrait « *generatum* », d'après le grec γεννηθεν ; la neutre est employé parce que l'Ange n'a pas encore spécifié la nature de l'enfant. — Tout soupçon disparut devant le nom de l'Esprit Saint ; mais les paroles de l'Ange n'ont pas seulement pour but d'enlever les doutes de Joseph, elles lui indiquent en même temps d'une manière implicite le rôle de protecteur qu'il devra remplir en tant que fils de David à l'égard de Jésus et de Marie.

21. — Dans ce verset, l'envoyé de Dieu détermine d'abord la nature de « ce qui a été engendré » dans le sein de la Vierge : *pariet autem filium*. Il révèle ensuite à Joseph et le nom prédestiné qu'il devra imposer à ce Fils des Merveilles (ברכּוּנִי, titre donné au Messie par les Rabbins), et la parfaite relation qui existe entre ce nom d'une part, et d'autre part le rôle que jouera l'Enfant divin. — *Vocabis nomen ejus*. A chaque page, l'Ancien Testament fait ressortir l'importance des noms appliqués aux personnes et aux choses. Primitivement, Cf. Gen. II, 49, les dénominations n'avaient rien d'arbitraire ; elles exprimaient l'essence même des individus qui les portaient. Mais le péché, en obscurcissant l'esprit humain, l'empêcha de découvrir comme auparavant la nature intime des êtres, et alors les noms furent la plupart du temps livrés au hasard et dépourvus d'harmonie intrinsèque, quoique l'étymologie nous dévoile assez souvent encore des coïncidences frappantes. Du moins, quand c'est Dieu qui se charge de donner directement un nom, et surtout quand c'est à son Fils qu'il le donne, il le choisit tout-à-fait conforme à l'essence la plus intime. — *Jesum*. Cette appellation était déjà bien ancienne parmi les Juifs lorsque l'archange Gabriel l'apporta du ciel à Marie pour son enfant, lorsque « l'Angelus Domini » en fit connaître le mystère à S. Joseph. Avant l'exil, sa forme ordinaire était en hébreu יְהוֹשֻׁעַ, « Josue » d'après la Vulgate, c'est-à-dire Jéhova est Sauveur ; après l'exil il subit une légère abréviation et devint יֵשׁוּעַ (*Ieshouah*), Sauveur, Cf. Néhém. VII, 17. C'est le plus doux et le plus suave de tous

bis nomen ejus JESUM : ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.

Luc., 1, 31; Actor., 4, 12.

22. Hoc autem totum factum est, ut adimpleretur quod dictum est a Domino per Prophetam dicentem :

23. Ecce virgo in utero habebit, et pariet filium, et vocabunt nomen

l'appelleras du nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés.

22. Or tout cela arriva pour que fût accompli ce qu'avait dit le Seigneur par le prophète disant :

23. Voilà que la Vierge concevra et enfantera un fils, et on l'appellera

les noms : il exprime si mélodieusement et d'une manière si complète dans sa brièveté toute l'œuvre de salut opérée par Notre-Seigneur ! Cf. Eccli. XLVI, 12. Après avoir prononcé ce nom sacré, l'Ange en fait l'exégèse au fiancé de Marie, et indique le motif pour lequel Dieu le destine au Verbe incarné : *Ipse enim...* C'est donc le cas de répéter avec les anciens « nomen, omen. » — *Salvum faciet*, en grec σώσει ; de là le titre célèbre de σωτήρ. Sauveur, appliqué à Jésus-Christ d'abord chez les Grecs puis dans toute l'Eglise : ce n'est d'ailleurs que la traduction de son nom propre. — *Populum suum* représente directement les Juifs. Par sa naissance, par ses fonctions premières et immédiates, Jésus appartenait à la nation israélite et venait tout d'abord pour elle, ainsi que les prophètes l'avaient depuis longtemps annoncé ; voir aussi Rom. 1, 16 ; ix, 5. Mais les Gentils ne sont nullement exclus : le vrai peuple de Jésus, c'est tout l'Israël spirituel et mystique. « J'ai d'autres brebis, dira-t-il lui-même, qui ne font point partie de cette bergerie ; il faut que je les amène et il n'y aura qu'une seule bergerie et un seul pasteur » ; Joann. ix, 16. — *A peccatis*. Sauver le monde du péché, tel est le côté le plus intime, l'âme pour ainsi dire du ministère de Jésus ; il nous délivre non seulement du péché, mais aussi de ses funestes conséquences. Le salut messianique sera donc essentiellement moral et religieux : le Libérateur promis ne viendra pas sur la terre dans un but humain, politique, comme on ne le croyait que trop alors. — *Eorum* est au pluriel parce que « populus » est un nom collectif : c'est ce qu'on appelle « enallage numeri ».

22 et 23. — Le message de l'Ange est achevé ; ce que nous allons entendre dans ces deux versets n'est plus qu'une réflexion de l'évangéliste, ainsi qu'on l'admet communément. Nous verrons plus d'une fois S. Matthieu interrompre le récit d'un événement ou d'un discours pour insérer une pensée personnelle, surtout pour montrer le rapport qui existe entre le fait qu'il relate et les prophéties de l'Ancien Testament ; c'est sa manière d'écrire la philosophie de l'histoire de Jésus.

Mais cette philosophie est extrêmement simple, malgré sa profondeur réelle ; elle consiste habituellement dans la phrase suivante : telle chose est arrivée parce qu'elle avait été prédite, *ut adimpleretur*. Nous retrouverons si souvent ces mots dans le premier Evangile, leur sens a été si complètement dénaturé, leur importance dogmatique est si grande, qu'on nous permettra de leur consacrer ici quelques lignes. D'abord, on a affecté de confondre la conjonction « ut », en grec *ὅτι*, avec « ita ut », de telle sorte que ; puis, étendant de la même manière la signification du verbe « adimpleri », on n'a voulu voir dans la formule entière que l'annonce d'une simple accommodation, qu'un pur rapprochement de deux événements analogues, dont la liaison n'existerait pas en dehors de l'esprit de l'Evangéliste. L'historien sacré se donnerait donc le plaisir de citer les prophètes, de même que nous citons nos poètes favoris, quand notre mémoire nous rappelle à propos quelques-uns de leurs vers. Mais rien n'est plus faux que cette affirmation. La conjonction « ut » doit se traduire ici par « afin que » ; elle établit un vrai « nexus finalis » entre l'événement raconté par l'évangéliste et l'oracle de l'Ancien Testament qu'il en rapproche. De même, le verbe « adimpleri » doit être pris dans sa signification stricte et primitive ; il s'agit d'un accomplissement réel, d'une réalisation proprement dite et non d'une rencontre de hasard : le résultat indiqué avait été prévu, voulu antérieurement par Dieu. Ainsi ramenée à sa véritable interprétation, la formule « ut adimpleretur » rappelle un fait aussi important en lui-même que riche en conséquences dogmatiques. Dans l'Ancienne Alliance, tout tendait au Messie et à son œuvre, comme le disent des textes fameux : « Umbram habens lex futurorum bonorum », Hebr. x, 8 ; « In vetere Testamento Novum latet, in Novo Testamento Vetus patet », S. Aug. ; tout s'élançait vers l'avenir et le figurait, le présageait. Cela doit particulièrement s'affirmer des paroles prophétiques, dont chacune devait avoir un jour son accomplissement infaillible. Il faut ajouter cependant, pour être exact sur ces matières

du nom d'Emmanuel, qui signifie Dieu avec nous.

ejus EMMANUEL, quod est interpretatum, Nobiscum Deus.

Isai., 7, 14.

délicates, que les prophéties verbales n'étaient pas toujours directement, immédiatement messianiques. Parfois, assez souvent même, elles avaient un premier sens qui devait se réaliser avant l'époque du Messie; mais alors, sous ce premier sens, il s'en cachait un autre plus relevé, relatif à la vie ou aux opérations du Christ, et qui ne devait pas s'accomplir moins fidèlement. Dans ce cas, le premier était le type du second. Il y a donc les prophéties directement messianiques et les prophéties indirectement messianiques ou typiques. Nous allons avoir dans un instant l'occasion d'appliquer cette distinction à un texte des prophètes. — *A Domino per prophetam.* Dieu est la cause, la source première des prédictions surnaturelles; les prophètes ne sont que ses instruments, ses organes : de là cette différence dans les termes « a » et « per ». Les citations de l'Ancien Testament ont lieu dans le Nouveau, tantôt d'après l'hébreu, tantôt d'après la traduction des LXX; mais elles sont rarement littérales, et il leur arrive même de s'écarter tout à la fois et du texte original et du texte grec. Tel est le cas pour la célèbre prophétie d'Isaïe, VII, 14, que S. Matthieu met en parallèle avec la révélation de l'Ange à S. Joseph. La voici d'après l'hébreu : « Ecce ! virgo gravida et pariens filium et vocabis nomen ejus Emmanuel ». Nous renvoyons le lecteur aux commentaires du prophète pour l'explication détaillée de ce passage; voir aussi. Patritii, de Evangel. t. II, p. 435-452. Nous nous bornerons à indiquer ici les deux opinions adoptées par les exégètes croyants, relativement à sa signification primitive. Est-il directement messianique? Ne l'est-il que médiatement? Dans le premier cas, Dieu en révélant cette grande parole à Isaïe, et Isaïe en la prononçant, n'auraient eu en vue que la Vierge par excellence (העלכה, *Ha-Alma* avec l'article) qui, sans perdre sa virginité, devait enfanter le véritable Emmanuel, le Messie. Dans le second, la prophétie aurait eu pour objet immédiat une jeune femme du palais, ou l'épouse même du prophète, à laquelle ou annonçait dans un prochain avenir la naissance d'un fils nommé Emmanuel. Cette jeune femme serait le type de la sainte Vierge, en ce sens qu'on lui prophétisait, ainsi qu'il arriva plus tard pour Marie, sa maternité avant son mariage, ou du moins avant sa grossesse; Emmanuel serait le type du Christ, soit par son nom dont le Sauveur devait réaliser le sens, soit parce qu'il fut donné comme un signe de salut dans un

temps de grandes souffrances et de graves dangers. Les partisans de cette interprétation typique allèguent en faveur de leur opinion les deux raisons suivantes. 1^o Il n'est pas prouvé que le substantif *Alma*, « Virgo » de la Vulgate, désigne forcément, uniquement une Vierge proprement dite; ce nom peut s'appliquer aussi à une jeune femme, même mariée. 2^o Le sens directement messianique n'est point naturel dans la circonstance où la prophétie fut prononcée. De quoi est-il immédiatement question? De promettre du secours, et un prompt secours, aux Juifs en danger, à Jérusalem menacée par deux rois puissants; et le prophète, en guise de consolation, annoncerait que le Messie naîtra d'une Vierge au bout de sept cents ans! Le sens typique est très-naturel au contraire : « dans peu de mois, telle personne aura un fils, et, avant que cet enfant soit parvenu à l'âge de raison, les ennemis que vous redoutez auront été anéantis ». La réponse divine cadre parfaitement avec la situation extérieure. Le Seigneur, il est vrai, voyait beaucoup plus loin; dans sa pensée, une réalisation bien supérieure était réservée à sa parole et c'est cette réalisation, comprise ou révélée dans la suite des temps, qui est notée présentement par S. Matthieu. Les défenseurs de la première opinion disent de leur côté que le premier évangéliste a clairement déterminé le sens du mot « Virgo » par la manière dont il l'a employé dans son récit; il est bien certain qu'il a voulu parler d'une Vierge proprement dite et qu'il a vu, par conséquent, dans la conception toute divine de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'accomplissement direct, immédiat de la prédiction d'Isaïe. Il n'est pas facile de faire son choix entre ces deux sentiments : la signification typique semble réellement plus naturelle quand on lit le chapitre VII d'Isaïe, mais d'autre part on donne la préférence à l'interprétation directement messianique lorsqu'on vient de lire le récit de S. Matthieu. Au point de vue doctrinal, les deux opinions sont parfaitement licites; cependant il est plus conforme à l'interprétation des SS. Pères et des exégètes catholiques de regarder ce texte comme strictement messianique. Voir Vercellone, de hebraica voce academica dissertatio, Taurini, 1836. Quoi qu'il en soit, on a fait observer avec beaucoup de justesse que cette prophétie est la clef d'or qui ouvre toutes les autres : elle a en effet des liens universels avec tout ce qui concerne le Messie; sans son secours, les autres prédictions relatives à la personne

24. Exurgens autem Joseph a somno, fecit sicut præcepit ei angelus Domini, et accepit conjugem suam.

25. Et non cognoscebat eam do-

24. Et Joseph réveillé de son sommeil fit comme l'ange du Seigneur lui avait prescrit et reçut son épouse.

25. Or il ne l'avait point connue

du Christ seraient très-souvent incompréhensibles, car elles lui attribuent des qualités tout à fait inconciliables avec la nature humaine : or Isate nous apprend précisément ici qu'il est *Emmanuel*, עִמָּנוּעֵל, Immanou-el, Dieu avec nous. — *Vocabunt.* Et pourtant Jésus n'a jamais porté ce beau nom ! Mais il a fait plus que cela ; il en a vérifié la signification, ce qui suffit largement pour réaliser la prophétie. — *Quod est interpretatum.* Cette note a été ajoutée sans doute par le traducteur grec du premier Evangile ; les destinataires, qui étaient des Juifs d'origine, n'avaient pas besoin qu'on leur interprêtât un nom hébreu.

24 et 25. — *Exurgens.* Admirable et prompt obéissance de S. Joseph ! Il reçoit les ordres les plus difficiles, et il s'y soumet ponctuellement, sans hésiter. — *Et accepit...* Cf. v. 20. Le mariage fut donc célébré selon les cérémonies ordinaires des Juifs, que nous aurons plus tard l'occasion de décrire en détail. Tout le monde connaît les chefs-d'œuvre que cette scène touchante a inspirés aux Raphaël, aux Poussin, aux Vanloo, aux Pérugin, etc. — Mais, dira-t-on, si le mariage de Marie et de Joseph n'eut lieu que plusieurs mois après l'Incarnation, au moment où la grossesse de la sainte Vierge commençait à devenir visible, l'honneur de la Mère et de l'Enfant n'aura-t-il pas été compromis ? Nous ne le croyons pas, et, pour prouver notre assertion, nous nous appuierons encore sur la nature des fiançailles chez les Juifs. Elles formaient un véritable contrat, et donnaient aux fiancés un vrai droit de propriété l'un sur l'autre. Assurément la continence leur était rigoureusement prescrite ; néanmoins, s'il leur naissait un enfant avant leur mariage, cet enfant était considéré comme légitime devant la loi et l'opinion publique. Joseph, en consentant à épouser Marie malgré la situation délicate où elle se trouvait, était censé reconnaître l'enfant comme sien et tout était sauvegardé. — *Et non cognoscebat.* L'Esprit saint ne se lasse pas de répéter que Marie était demeurée Vierge bien qu'elle fût devenue mère ; c'est pour la cinquième fois qu'il nous le dit depuis le v. 16. Mais qu'arriva-t-il après la naissance de Jésus ? Les expressions *donec*, *primogenitum*, ne supposent-elles pas que Marie fut encore mère, et cette fois sans conserver son glorieux privilège ? On connaît la discussion orageuse

que souleva sur ce point l'hérétique Helvidius, et la vigueur avec laquelle S. Jérôme réfuta ses perfides insinuations. Aujourd'hui la question est tout à fait tranchée. *Donec*, comme le grec *ἄχρι*, comme l'hébreu *עד*, exprime ce qui s'est fait jusqu'à une certaine époque, sans mettre le moins du monde l'avenir en question. « Ita negant præteritum, ut non ponant futurum », S. Jérôme. Les citations à l'appui de cette assertion abondent dans les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Gen. VIII, 7 : « Noe dimisit corvum qui egrediebatur et non revertebatur donec siccarentur aquæ » ; s'en suit-il que le corbeau revint ensuite ? Ps. CIX, 4 : « Sede a dextris meis donec ponam inimicos tuos.... » Les ennemis une fois réduits, le Verbe quittera-t-il son poste d'honneur ? Cf. Is. XXII, 14, etc. En soi, cette manière de parler ne prouve ni pour ni contre la virginité subéquente de Marie, dont l'évangéliste n'avait pas à s'occuper. Il en est de même de « primogenitus », bien qu'il semble, à première vue, plus difficile de concilier cette épithète avec la pureté perpétuelle de la sainte Vierge. Et *μὲν πρῶτος οὐ μόνος, εἰ δὲ μόνος οὐ πρῶτος*, disait déjà Lucien en se raillant, *Demonax*, 29 ; *πρῶτος καὶ μόνος*, dirons-nous au contraire avec Théophylacte. En effet, S. Matthieu suit ici la coutume juive, d'après laquelle on appelait premier-né, בכר, tout enfant « adaperiens vulvam », comme parle l'Ecriture, sans s'inquiéter s'il y en aurait d'autres après lui. Cf. Ex. XIII, 2 ; Num. III, 13. « Primogenitus est non tantum post quem et alii, sed ante quem nullus », S. Jérôme, *adv. Helvid.* « Primogenitus », comme « donec », laisse donc intacte la question de la virginité de Marie « post partum », qui n'est pas directement traitée dans l'Ecriture. Mais on sait que, prenant la tradition pour base, le second concile de Constantinople et le second de Latran ont solennellement défini que la Mère de Jésus est demeurée Vierge parfaite « ante partum, in partu et post partum ». — « Humano usu et consuetudine, écrivait S. Léon, quod credimus caret, sed divina potestate subnixum est quod Virgo conceperit, Virgo pepererit et Virgo permanserit », *Serm. II de Nat. Domini*. Après avoir concouru en tant que fiancée de l'Esprit saint à la génération du second, du céleste Adam, comment Marie aurait-elle pu coopérer ensuite à propager la race du premier Adam ? Et cela est tellement

lorsqu'elle enfanta son fils premier-né, et il l'appela du nom de Jésus. *nec peperit filium suum primogenitum : et vocavit nomen ejus JESUM.*

CHAPITRE II

Les mages viennent à Jérusalem et demandent où est né le roi des Juifs. (vv. 1. 2). — Frayeur d'Hérode. (v. 3). — Le Sanhédrin, assemblé par ses ordres, déclare que le Messie doit naître à Bethléem. (vv. 4-6). — Les Mages vont dans cette ville, conduits, par l'étoile; ils y trouvent l'Enfant Jésus, l'adorent, lui offrent des présents; avertis par Dieu, ils retournent dans leur pays par un autre chemin. (vv. 7-12). — La fuite en Egypte; le massacre des SS. Innocents à Bethléem. (vv. 13-18). — Joseph et Marie avec l'enfant quittent l'Egypte après la mort d'Hérode et vont se fixer à Nazareth. (vv. 19-23).

1. Jésus donc étant né en Béthléem de Juda, aux jours du roi Hérode,

1. Cum ergo natus esset Jesus in Bethlehem Juda in diebus Herodis

d'accord avec le sens chrétien, qu'on voit aujourd'hui des écrivains protestants combattre avec une louable énergie en faveur de l'honneur virginal de la Sainte Vierge. La postérité directe de David, héritière du trône et des promesses, n'alla donc pas au-delà du Messie; elle a trouvé en Jésus son couronnement magnifique. — Les « frères de Jésus », comme nous le démontrerons plus loin (voir le commentaire de XIII, 55), sont tout autre chose que les enfants de Marie et de Joseph. — *Vocavit*, non pas immédiatement après la naissance, mais huit jours après, au moment de la circoncision; Cf. Luc II, 21. L'imposition du nom fut faite par S. Joseph, car l'usage réservait ce droit au père.

2. — Adoration des Mages, II, 1-12.

S. Luc nous apprend, II, 8 et ss., que les Juifs furent les premiers à recevoir, dans la personne des pasteurs de Bethléem, la bonne nouvelle de la naissance du Messie, les premiers aussi à venir adorer leur Roi dans son humble étable; c'était juste, comme nous l'avons conclu de la réflexion adressée par l'Ange à S. Joseph, I, 21. Mais il n'était pas moins juste, pas moins conforme aux desseins providentiels, que le monde païen fût représenté de bonne heure auprès du berceau de celui qui était venu racheter et sauver tous les hommes sans exception; et voici justement les Mages, « *primitiæ gentium* », prosternés aux pieds du divin Enfant! Preuve vivante que Dieu n'oublie pas ses promesses relatives à la vocation de tous les peuples à la foi. Ainsi donc, après avoir vu par la généalogie du premier chapitre quelle fut la

part des Juifs au Messie, nous allons apprendre maintenant quelle sera celle des Gentils: les uns se rattachent à Lui par le sang, les autres par la foi et l'amour. Tout à l'heure, les païens étaient sans relations avec Jésus; actuellement ce sont au contraire les Juifs qui s'éloignent de Lui. Dès les premiers jours de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous pouvons constater ce fait qui se reproduira fréquemment: le Judaïsme le repousse, la Gentilité le reçoit. Ici même, Jérusalem ignore sa naissance et elle s'effraie quand elle en est avertie; les princes des prêtres et les docteurs de la loi indiquent froidement le lieu où il est né, mais ils ne songent point à aller l'adorer eux-mêmes; Hérode veut le faire périr. Au contraire, les Mages, des païens, le recherchent et arrivent jusqu'à Lui: ils appartiennent, au point de vue moral, à la race choisie des Melchisédech, des Jéthro, des Job, des Naaman, qui vénéraient le vrai Dieu sans appartenir au peuple juif.

CHAP. II. — 1. — La particule *ergo*, *de*, rattache l'histoire de la visite des Mages aux faits qui précèdent. — S. Matthieu s'occupe en général fort peu des détails topographiques ou chronologiques: jusqu'ici, sa narration est restée dans le vague sous le rapport du temps et du lieu; il ne nous a pas même fait connaître l'endroit où habitaient Marie et Joseph au moment de leur chaste mariage, il s'est borné à relater les faits. Mais la nature des événements qu'il doit maintenant raconter l'oblige à signaler le lieu et la date de la naissance du Christ. 1^o Le lieu: *in Bethleem Juda*. On lisait autrefois « *Judææ* », conformément à la leçon du texte grec, *της Ἰουδαίας*;